

A B C

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

D E F G H

I J K L M

N O P Q R

S T U V W

X Y Z

L'ÉDITO

Yvette Richaudeau, centenaire depuis peu est à l'honneur dans ce numéro 44 de La Gazette de Lurs dont elle est la cofondatrice avec son mari François. Elle a largement contribué à la réussite de ce Fanzine dont la périodicité est irrégulière mais qui défie le temps et les modes du numérique évanescent. Au départ de l'aventure, il s'agissait pour le fondateur des éditions Retz, de rester en contact avec ses auteurs, avec les compagnons de Lure, avec le monde de l'édition, de l'enseignement, des sciences sociales et des langages et de l'art. De nombreux amis ont proposé, par ce moyen, des articles courts qui ont suscité l'intérêt des lecteurs et des échanges toniques.

Aujourd'hui, plus de 1200 personnes la reçoivent, essentiellement par courrier électronique.

À travers cette modeste publication, nous souhaitons mettre en évidence l'actualité des recherches et des travaux de François Richaudeau notamment dans le domaine de la lecture et de la spécificité de l'écrit qui remplit des fonctions précises très distinctes de l'oral et de l'image. Dans un monde qui connaît un flux incessant et accéléré d'informations, il est indispensable d'avoir recours à l'expertise de l'écrit et d'en comprendre finement les enjeux.

En ces temps troublés sinon troubles, la place irremplaçable de la culture de l'écrit doit être réaffirmée avec force. Non pas pour ce qui relève de l'élitisme et de l'originalité pour l'originalité, nous n'avons pas tant besoin de la multiplication d'équipements à l'identique sur le territoire et d'événements dispendieux ni même de la sophistication du virtuel et du numérique mais de lieux en réseaux, accueillants et ouverts, de ressources adaptées à de nouveaux publics et surtout de passeurs de culture notamment pour tous ceux qu'intimident les artistes, les écrivains, l'art et les chefs d'œuvre qu'ils jugent inaccessibles.

Jean Marie Kroczek

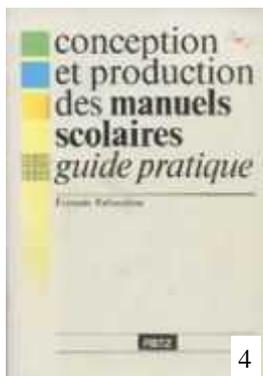


Page extraite du livre de Paul McNeil Histoire visuelle de l'art typographique. Voir page 5

Une citation de François Richaudeau

Je propose de bannir de notre vocabulaire le terme « typographique » ; à l'exception de son emploi dans des ouvrages historiques spécialisés. Il est responsable de la dictature linguistique (*le code typographique*) d'une caste d'écrivains rentrés (pas tous !), dits correcteurs, véritables fossoyeurs de notre langue.

In Ce que je pense.



2 : L'éditorial

Jean-Marie Kroczek

Archives

4 : Conception et production des manuels scolaires.

François Richaudeau

Typographie Graphisme

5 : Histoire visuelle de l'art typographique

Paul McNeil et Candido Romano

Enseignement

6 : Balance tes manuels scolaires

Jean-Marie Kroczek

7 : Auteur scolaire n'est pas une profession, mais c'est un métier

Philippe Champy

8 : La fluence, nouveau terme à la mode ...

Éveline Charmeux

9 : Enseigner à l'étranger.

Patrick Érard

10 : Jeu de cache-cache, jeu de classe.

Sandrine Béraud.

11 : L'orthographe est-elle indispensable ?

Dominique Grandpierre

12 - 13 Le centenaire d'Yvette Richaudeau

Culture

14 : Voyage aux pays des bibliothèques

Érik Orsenna et Noël Corbin

Et aussi ...

15 : De vous à nous

16 : Chemin faisant, un poème : Caminante, le chemin se fait en marchant. Antonio Machando.



CONCEPTION DES MANUELS SCOLAIRES

Les manuels scolaires représentent actuellement – et de très loin – le moyen d'enseignement le plus largement utilisé dans le monde, avec par voie de conséquence, au niveau de chaque nation, des incidences notables de nature économique, pédagogique et sociale.

Sur le plan économique.

La part des manuels scolaires dans les budgets affectés à la fourniture de matériels éducatifs dans chaque État est très importante et peut représenter jusqu'à 85 % du total de ce type de dépense. Cette charge est d'autant plus lourde que, très souvent, la matière première, le papier, doit être importée, et que, dans beaucoup de pays, la fabrication – composition, impression, reliure – est encore réalisée à l'étranger, quand les manuels eux-mêmes ne sont pas simplement importés. L'extension de la scolarité et l'allongement de la durée des études vont entraîner un accroissement considérable des ressources qui devront être allouées aux manuels scolaires. Il importe donc d'étudier comment faire le meilleur emploi des ressources.

Sur le plan pédagogique.

Il faut bien être conscient de tout ce que représente le choix d'un manuel scolaire : c'est lui qui rendra possible, qui facilitera, qui souvent imposera – ou interdira – des conceptions touchant à la formation intellectuelle, culturelle, idéologique et affective des futurs citoyens. Suivant que sa structure sera directive, semi-directive, informelle, individuelle, collective, la relation maître-élève sera fondamentalement différente. De plus, chaque manuel scolaire – même si la motivation en a été consciente chez ses auteurs – se révèle à l'usage un modèle de fonctionnement intellectuel, filtrant et organisant les savoirs mis à la disposition des élèves, dans certains cas, servant une conception élitiste de l'éducation, dans d'autres, au contraire, favorisant l'éducation de masse ?

Sur le plan social.

Surtout dans les pays en développement, l'utilisation du manuel scolaire signifie pour les jeunes élèves le passage d'une culture orale à une culture écrite (et im-

primée). Plus particulièrement les caractéristiques d'un manuel impliquent le choix d'une langue officielle, différente de la langue vernaculaire qui a façonné durant les premières années la personnalité de l'enfant. Le manuel pourra alors apparaître aux yeux de celui-ci – et de sa famille – comme le symbole d'une culture « autre », une culture à connotation « étrangère » et qu'il sera tout naturellement tentant – et facile – de qualifier de « supérieure ». Comment corriger, redresser ces conséquences potentielles résultant de l'utilisation des manuels ? En agissant à trois niveaux.

En rendant les enseignants capables de tirer le profit maximal des manuels existants, de les utiliser comme des « outils » et non comme des textes sacrés.

En formant des « décideurs » capables de sélectionner des conditions locales – les manuels qui conviennent le mieux parmi ceux qui existent sur le marché ; capables aussi de déterminer à quel moment, selon quelles modalités, en fonction de quelle conception de l'enseignement, il convient de réaliser et de mettre à la disposition

du système éducatif des ouvrages originaux.

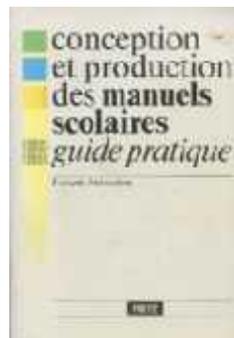
En formant des « réalisateurs » capables de concevoir, d'écrire et de produire les manuels les plus adaptés, dans les conditions les meilleures.

Mais ces actions ne se révéleront cohérentes et efficaces que si elles résultent d'un effort initial de réflexion, d'information et de conception, portant sur trois points essentiels : a) définition et fonctions du manuel scolaire ; b) typologie des manuels, en relation avec la typologie des situations éducatives où ces manuels doivent être utilisés ; c) informations nécessaires et conditions à maîtriser pour décider de la production d'un manuel scolaire.

Ce sont ces trois points que François Richaudeau aborde dans ce livre.

François Richaudeau

En 1979, l'Unesco a décidé de publier un « Guide pour la conception, l'élaboration, la fabrication des manuels scolaires ». Pour réaliser la fabrication et l'évaluation de ce projet, l'Unesco a fait appel aux services de François Richaudeau. Une première version a été soumise à un groupe d'experts et à différents spécialistes du Secrétariat de l'Unesco. Puis une version provisoire de l'ouvrage a été adressée à un certain nombre de spécialistes de la didactique et de la communication et des responsables des programmes d'enseignement connaissant bien les difficultés pratiques liées à l'élaboration des manuels scolaires.





Cet ouvrage imposant et superbe; édité par Actes Sud et l'Imprimerie nationale, recense près de 320 familles de caractères typographiques. Détaillant pour chaque les secrets de leur conception, leur influence et leur apport dans une vaste chaîne remontant à l'invention de l'imprimerie en 1450. Des superbes spécimens permettent d'en admirer les courbes, souvent au fil des documents d'époque produits pour les présenter. Un guide précieux dans la jungle des signes. Actes-Sud Imprimerie nationale 672 p., 79 €

Voilà un livre qu'aurait aimé écrire, diriger, éditer François Richaudeau ! En 1977, il dirige avec John Dreyfus la première édition de L'encyclopédie de la chose imprimée, vite considérée par les professionnels de l'édition, de l'imprimerie et des arts graphiques comme un classique en ces domaines. En 2005, François écrit avec Olivier Binisti Manuel de typographie et de mise en page (éditions Retz)

Pourquoi avoir écrit « The Visual History of Type » ? De l'approche historique au design même du livre, on note clairement votre intention de vous démarquer des autres publications sur les caractères typographiques.

Je considère les caractères typographiques et la typographie en général comme des piliers de la communication, plutôt que comme les éléments d'un kit d'outils pour la conception. Par ailleurs, je les ai étudiés pendant toute ma carrière. Il y a quelques années, je me suis rendu compte qu'il n'existait aucune chronologie des caractères typographiques, si ce n'est l'Encyclopedia of Typefaces de *Berry et Johnson Jaspert*, régulièrement réédité depuis 1953, et l'imbattable Atlas of Typeforms de *Sutton et Bartram* (1968), deux ouvrages pour lesquels j'ai un profond respect. En travaillant quotidiennement avec des étudiants, je me suis aperçu qu'ils manquaient de connaissances sur l'histoire des caractères typographiques. J'ai alors voulu combler ces lacunes, non seulement pour aider les designers et les étudiants à comprendre le fonctionnement des caractères typographiques, mais aussi pour montrer la richesse exceptionnelle de leurs liens avec l'Histoire. En effet, le caractère typographique est une représentation de la culture à petite échelle, fondée aussi bien sur le développement technologique que sur l'esthétique de différentes époques et sur les cycles d'évolution idéologique et sociale.

Ayant réalisé une quantité considérable de supports imprimés au cours de ma carrière, j'étais déterminé à éviter ce que l'on pourrait définir comme une approche rhétorique et conventionnelle du design. Nombreux sont les ouvrages dans lesquels la mise en page et la typographie choisies attirent délibérément l'attention sur elles (et donc sur leur designer), comme pour compenser le manque de contenu et « rendre magnifique une chose stupide », pour paraphraser le designer et typographe Erik Spiekermann.

L'approche du design dans *The Visual History of Type* est l'exact opposé de tout cela. Sa structure et son approche éditoriale visent à être claires et concises afin de proposer un aperçu visuel définitif des principaux caractères typographiques produits lors de l'avènement de l'imprimerie de 1450 à nos jours. L'accent est mis sur la représentation fidèle des caractères typographiques clés, présentés aux côtés de leurs originaux ou, dans le cas de typographies adaptables, insérées dans des documents contemporains. Les 320 caractères typographiques et plus sont présentés dans leur taille réelle, accompagnés de brefs récapitulatifs de leur développement, de leur aspect et de leurs applications, ainsi que de tableaux les replaçant dans leur contexte.

Comment le secteur de l'impression a-t-il

évolué face à l'importance grandissante du numérique ?

Même si le numérique est désormais la norme, il n'a pas remplacé l'impression de manière radicale, comme l'affirment certains. On a souvent tendance à considérer ce qui est différent comme opposé, comme l'idée selon laquelle l'impression serait morte et enterrée parce que nous accédons désormais à l'information par l'intermédiaire d'écrans. En réalité, il est prouvé que les anciens et les nouveaux médias peuvent coexister, et c'est ce qu'ils vont probablement continuer à faire. Le temps où l'impression et l'édition représentaient les seuls moyens de communication de masse est révolu. D'une certaine manière, l'impression reste néanmoins plus interactive, plus immédiate et plus personnelle que ses équivalents numériques, mais contrairement à eux, elle aura toujours le mérite d'avoir une valeur proportionnée à ce qui y a été investi.

La publication sous forme de livre a été sans nul doute la plus appropriée pour *The Visual History of Type*, car elle garantit un lien étroit entre la forme et le contenu (une grande partie du livre fait directement référence à l'impression). À l'heure actuelle, il n'existe aucun équivalent numérique à cette fonction. J'adorerais voir « *The Visual History of Type* » développé sous forme de site web, avec une base de données en développement permanent, à condition toutefois que les changements et le soin apportés ainsi que la reproduction restent fidèles à des normes strictement définies.

Parlons un peu d'avenir : est-il toujours possible d'expérimenter de nouvelles polices de caractères ? Le monde a-t-il encore besoin de nouvelles typographies ?

Il y a plusieurs années, Max Kisman a déclaré que tout pouvait être transformé en caractère typographique, et cela reste valable aujourd'hui. Tout dépend de la définition qu'on donne d'un « caractère typographique ».

Par ailleurs, si le monde n'avait plus besoin de caractères typographiques, alors il n'aurait plus besoin de rien. Nous nous ressemblerions tous, nous nous habillerions de la même manière, nous mangerions tous la même chose, chanterions la même chanson, irions voir le même spectacle, écouterions la même musique et lirions le même livre !

Extraits de l'interview de Paul McNeill accordé à Candido Romano (Pixartprinting)

Le choix des livres scolaires selon Jules Ferry (circulaire du 7 octobre 1875)

« Il y a deux manières d'arriver, en ce qui concerne les livres scolaires, à l'unité de règle : la voie de l'autorité et la voie de la liberté.

« Un seul manuel officiel pour chaque matière, ou un petit nombre d'ouvrages choisis, approuvés par l'autorité centrale et distribués d'office, à l'exclusion de tous les autres, dans les écoles publiques : voilà le premier système, qui semble de beaucoup le plus simple et le plus rapide.

« Le second système est plus libéral : c'est au personnel enseignant lui-même que l'on confie l'examen et le choix des livres que la libre concurrence des éditeurs met au jour incessamment, le laissant libre de modifier, de réviser le catalogue, selon les progrès de la librairie scolaire. C'est à cette seconde solution que, d'accord avec mon administration, le Conseil supérieur a, sans hésiter, donné la préférence. » in Dictionnaire de la pédagogie, Ferdinand Buisson.

Entre les enseignants qui jettent des livres scolaires ou érigent des barricades de piles de manuels obsolètes devant les directions académiques ou les rectorats et certaines personnalités du monde de l'éducation qui prônent l'édition d'ouvrages pédagogiques correspondant exclusivement à la nouvelle doxa ministérielle, le manuel scolaire n'a décidément plus la côte.

Qu'aurait pu penser François Richaudeau fondateur des éditions Retz de cette évolution sidérante ?

Avant de se laisser envahir par les émotions, il convient de prendre un peu de hauteur par rapport à de tels actes liés au mouvement de protestation sociale, en analysant les conditions qui ont rendu possibles de telles initiatives peu conformes à l'histoire de l'école et inhabituelles chez les enseignants, dans le camp desquels François Richaudeau s'est toujours situé.

Les enseignants se sont, en effet, toujours montrés particulièrement respectueux de leurs outils de travail et des livres. Le savoir émancipateur n'est-il pas l'objectif qu'ils visent prioritairement ? Localement, nous pouvons porter témoignage que de nombreux enseignants du primaire comme du secondaire ont fait don des manuels anciens qu'ils utilisaient avec leurs élèves à notre bibliothèque pédagogique qui les archive soigneusement. Ils portent trace de l'histoire de l'école et de la réflexion pédagogique.

Le pilotage de l'école par les résultats, l'absence de réflexion sur les rythmes scolaires, la fin de la formation professionnalisante, la frénésie des derniers ministres modifiant, en accéléré, les programmes d'enseignement toujours plus prescriptifs ont abouti à une inflation de documents et de manuels traditionnels ou numériques vite périmés.

Ce ne sont pas les manuels, en tant que tels, qui sont condamnés mais cette obsolescence programmée qui se traduit par une succession de versions labellisées par les éditeurs qui ne font qu'appliquer les directives institutionnelles. Le pilon n'a jamais aussi bien fonctionné. Le ministre lui-même avec

ces pseudo réformes imposées de manière autoritaire a installé cette instabilité. La liberté pédagogique a été confisquée au profit de certitudes qui convoquent les neurosciences et le numérique mais ne sont nullement étayées par des recherches ou éclairées par des expérimentations de pratiques de classe.

Dans son « Guide pour la conception, l'élaboration, la fabrication et l'évaluation des manuels scolaires », qui reste une référence pour les concepteurs, François Richaudeau écrivait : « Les enseignants peuvent trouver un profit maximal des manuels existants comme des outils et non comme des textes sacrés ». Lui-même, en tant qu'éditeur a su s'entourer d'auteurs spécialistes de leurs domaines et animés de la même passion de partager leurs hypothèses

et pré-supposés théoriques sans jamais imposer une vérité révélée. Dans les ouvrages publiés par François Richaudeau, on compte peu de manuels. Il pensait d'ailleurs comme à L'AFL, que pour l'apprentissage de la lecture, il est possible de s'en



passer. **Les ouvrages publiés par Retz apparaissent plus comme des aides pour maîtriser de nouvelles situations pédagogiques ou de nouvelles pratiques dans de multiples domaines disciplinaires.**

Même si l'ensemble des enseignants n'est pas engagé dans des actions de résistance, **il faut reconnaître que l'école traverse une grave crise de confiance et que le système éducatif se lézarde profondément tandis que s'éloigne de jour en jour le projet d'une école réellement démocratique.** Le ministre peut être arc bouté sur l'idée de bienveillance, rien n'y fait car les enseignants attendant d'abord qu'on les écoute et qu'on cesse de penser à leur place.

Jean—Marie KroczeK

AUTEUR SCOLAIRE N'EST PAS UNE PROFESSION, MAIS UN MÉTIER

En France, les auteurs de manuels scolaires sont dans l'immense majorité des enseignants en poste, parfois aussi retraités, ainsi que des cadres pédagogiques, des inspecteurs ou des universitaires spécialisés dans les didactiques et les sciences de l'éducation, ou encore la psychologie cognitive. Ils exercent ou ont longuement exercé le professorat, possèdent une expertise reconnue sur les sujets traités et manifestent la volonté de produire des ressources de haut niveau à l'intention de leurs collègues. Loin de se limiter au manuel canonique, ils ont inventé au fil des décennies, de nombreuses formes de ressources didactiques : objets à manipuler, cahiers ou fichiers, productions audiovisuelles, contenus numériques interactifs. Depuis les années 2000, le numérique a décuplé les possibilités de diversification éditoriale et permet d'inventer de nouveaux dispositifs en ligne au service de parcours d'apprentissage partiellement paramétrables.

Repérés et sollicités par les maisons d'édition scolaire, les auteurs rédigent les manuels et conçoivent les ressources associées pendant leurs loisirs et leurs vacances, en étroite collaboration avec les équipes éditoriales qui sont composées de professionnels de l'édition. Ces personnels sont des salariés des entreprises concernées : assistants d'édition, éditeurs, responsables d'édition, directeurs éditoriaux, chef de projet numérique, etc. Chaque équipe éditoriale tente de répondre à des besoins identifiés chez les enseignants de terrain en proposant aux praticiens des outils jugés les plus pertinents au vu des savoirs professionnels accumulés, des conceptions pédagogiques actuelles, des instructions officielles et de l'expérience pratique des auteurs eux-mêmes.

Auteur scolaire n'est donc pas dans notre pays une profession. Pour autant, par les compétences spécifiques qu'il mobilise et sa forte implication en termes de temps de travail et d'expertise, l'auteur scolaire doit maîtriser les savoir-faire d'un véritable métier au sein d'une filière éditoriale fortement structurée. En outre, il évolue dans un univers concurrentiel peuplé d'offres qui reflètent des approches ou des méthodes, anciennes ou récentes, proches ou divergentes des siennes. Son apport d'originalité suppose la connaissance fine de ce qui précède et l'aptitude au comparatisme. Les meilleurs auteurs ont une culture érudite en la matière

et n'ignorent ni les anciennes façons d'enseigner ni les variantes contemporaines. Ils s'intéressent de près aussi aux débats qui sous-tendent les évolutions, aussi bien pratiques, politico-institutionnels que théoriques (pédagogiques et didactiques).

Même s'il y a toujours eu un volant d'autoédition dans l'édition de manuels scolaires (que le numérique rend plus aisé à publier comme dans les autres domaines éditoriaux), le phénomène reste très marginal. La chaîne de l'édition scolaire, de la conception à la distribution, mobilise de nombreux maillons complexes à agencer, qui agrègent différents métiers du livre. C'est pourquoi aussi tous les éditeurs ne se lancent pas dans l'aventure de l'édition scolaire. Un rapport de l'Inspection générale de 1998 constatait : « [...]la qualité technique des manuels, plus agréables à feuilleter que la plupart de leurs homologues étrangers grâce au soin apporté à la maquette et aux illustrations. Les éditeurs et les équipes d'auteurs qu'ils constituent sont de bons professionnels du livre scolaire. »

Comme n'importe quel auteur d'ouvrages de fiction (écrivains) ou de non-fiction (journalistes, essayistes, experts spécialisés), les auteurs scolaires signent des contrats d'édition avec les éditeurs qui les rémunèrent en droits d'auteur calculés proportionnellement au prix public hors taxe

de leurs publications. Rien n'empêche un auteur s'il le juge déontologique de verser ses droits à des associations ou fondations agissant dans l'éducation, la santé ou d'autres domaines sociétaux. Les rapports entre auteurs et éditeurs scolaires sont régis par les mêmes principes qui ont cours dans les autres secteurs de l'édition. Ils respectent les grands principes de la propriété intellectuelle en vigueur dans les pays démocratiques.

Philippe Champy

ancien éditeur,
auteur

de « Vers une nouvelle guerre scolaire »
(La Découverte, 2019)

LA FLUENCE, NOUVEAU TERME À LA MODE

Le Ministère ayant découvert que lire vite était indispensable à une compréhension fine— ce que tout spécialiste de la lecture sait depuis les années 70, notamment par les travaux de François Richaudeau et de l'AFL —, ordre a été donné à l'équipe ministérielle de trouver un moyen d'intégrer cette notion aux apprentissages premiers de celle-ci, sans modifier pour autant le sacro-saint démarrage en « B.A.BA », avec syllabes et relations lettres-sons.

C'est ainsi qu'est née la « fluence », terme « chic » et qui fait scientifique !

Elle consiste à accélérer le déchiffrage jusqu'à rendre le lecteur capable de lire 200 mots à la minute, vitesse du lecteur performant, dit-on.

Dans ce but, des ordres sont donnés aux enseignants pour installer d'ahurissantes séances de lecture — à voix haute, évidemment : comment chronométrer autrement ? —

où sans chercher à comprendre (pas le temps !) on prononce à toute allure mots et phrases, dans un entraînement totalement abrutissant.

Problème : non seulement ces pratiques sont désolantes de bêtise, et catastrophiques pour les enfants, mais elles sont, chose fâcheuse, scientifiquement erronées. Bêtes, parce que l'accélération du déchiffrage ne peut se faire qu'oralement !

Faire lire les enfants à haute voix de plus en plus vite, en les chronométrant, pour atteindre au CE1 50 mots à la minute, et 130 au CM2, est stupide : lire à haute voix un texte nouveau —« lire à vue » — empêche de comprendre ce qu'on lit, l'énergie nécessaire à « mettre le ton » n'étant plus disponible pour les opérations mentales de compréhension. Ce sera pire si on accélère la vitesse, pour, de surcroît, empêcher les auditeurs de comprendre ce qui est lu, avec des conséquences catastrophiques pour les enfants, sur la construction de leur autonomie, le développement de leur réflexion, et leurs capacités à raisonner.

Mais surtout elles sont erronées. Les travaux sur la relation qui unit le fonctionnement de l'œil et la vitesse de lecture, ont démontré que le fonctionnement de l'œil est incompatible avec le déchiffrage : la perception visuelle ne pouvant s'effectuer que lors de fixations du regard sur une surface donnée. Et comme la vitesse de déplacement

du regard, d'une fixation à une autre, est la même pour les lecteurs lents et les rapides, la différence ne peut pas venir d'une accélération de quoi que ce soit, même si on a d'abord été tenté de le croire pour la perception visuelle.

En fait, elle ne peut venir que du nombre de fixations nécessaires pour parcourir une page : moins on utilise de fixations et plus vite la page est lue. Et pour que ce nombre diminue, il faut que les points de fixation soient étendus, c'est-à-dire que l'empan visuel soit large. Ce qui, en même temps, favorise la compréhension : un large empan visuel permet à chaque détail du texte d'être perçu plusieurs fois.

C'est donc l'empan visuel des enfants qu'il faut agrandir, par des activités d'exploration des textes, conformes aux pratiques adultes.

Le déchiffrage syllabique, au contraire, le ratatine inexorablement...

Oui, mais pour sauver le lobby des fabricants de méthodes de lecture, c'est lui qu'il faut faire passer. La pilule étant amère à avaler, une pincée de caution scientifique s'avère nécessaire pour légitimer ce raisonnement.

Quand on sait que la Recherche court après les sub-

sides dont l'état est particulièrement avare, il suffit d'un petit coup de pouce financier (le lobby est riche !) pour encourager celle-ci à soutenir une théorie vitale pour beaucoup.

Et voilà comment la lecture d'intelligence et de réflexion peut devenir chose bruyante et vide...

Il est vrai que des lecteurs qui comprennent bien ce qu'ils lisent, c'est souvent encombrant pour le Pouvoir.

Éveline Charmeux

ENSEIGNER À L'ÉTRANGER

Dès mes débuts d'enseignant en France, j'ai commencé à postuler pour enseigner à l'étranger, sans succès... Mais on m'a répondu pudiquement à l'époque que c'était parce que j'étais trop jeune ; lorsque j'ai recommencé à postuler, bien des années plus tard, on m'a répondu que j'étais devenu trop vieux... A la retraite, j'ai finalement commencé à aller travailler à l'étranger, à partir d'une annonce publiée sur un site de Fle – enseigner-etranger.com n'existait pas encore. Je suis allé en Lettonie, où l'école française de Riga en était à ses balbutiements, le pays n'était pas encore parvenu à se relever des erreurs commises à la fin de l'occupation soviétique, l'économie était à genoux... Aujourd'hui, il y a deux écoles françaises très fréquentées à Riga. Au fait, un peu de vocabulaire : « internationale » pour une école veut dire « américaine », « européenne française » veut dire que pour essayer d'attirer le chaland la personne qui a créé l'école a promis aux parents intéressés par la culture française qu'il y aurait également un sérieux enseignement de l'anglais « langue de l'information, langue internationale, nia, nia, nia ». Il faut savoir que les écoles anglaises pratiquent des prix deux fois plus élevés que les écoles françaises, qui vont jusqu'à trois fois pour les écoles américaines. Les roastbeefs se font une concurrence acharnée : il ne suffit même pas d'être de langue maternelle anglaise pour y enseigner ; en Asie, certaines écoles se vantent de n'employer que des professeurs anglais et/ou néozélandais ! L'accent américain (étazunien en fait, et encore ça dépend des états) est considéré comme décadent ! (je crois que la présence de taches de rousseur sur le visage n'est qu'en option). Contrairement à ce que l'on peut penser, les écoles françaises de l'étranger ne scolarisent qu'une minorité d'enfants Français. **Le corps diplomatique, ne joignant que rarement la pratique à la théorie, scolarise volontiers ses enfants dans les écoles américaines**, où les pratiques conjuguées des QCM et des photos sur Facebook avec des chapeaux ridicules comme dans les séries télévisées font fureur, tandis que les plus riches locaux y scolarisent leurs enfants pour montrer leur rang social, ainsi que pour y rencontrer de potentiels partenaires d'affaires. Les écoles françaises attirent donc majoritairement une clientèle de locaux fortunés et/ou éduqués ; la cible en fait est l'accès futur à une université française, voire une émigration pour la France

Les écoles françaises attirent donc majoritairement une clientèle de locaux fortunés et/ou éduqués ; la cible en fait est l'accès futur à une université française, voire une émigration pour la France.

Dans ces conditions, l'agrément AEFÉ est une sorte de Graal que cherchent à obtenir les écoles françaises qui se créent. La motivation est bien sûr budgétaire : ces écoles rêvent de l'arrivée d'un enseignant Français payé par le MEN, ignorant que les moyens n'augmentent pas, et que les gestionnaires des écoles déjà bien implantées, bien pourvues en enseignants détachés iraient pleurer chez leur Ambassadeur si elles entendaient parler du retrait d'un détaché – qu'elles seraient parfaitement en mesure de gérer...

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'enseignement à l'étranger est un business (pas une affaire, un business, une affaire ça peut être honnête) : ici nous ne parlons pas de méthode de lecture, mais d'immobilier. En Bulgarie, le Lycée français de Sofia est établi dans un grand bâtiment inadapté, entouré de résidences : le propriétaire du bâtiment le loue à un prix démentiel, ainsi que les appartements des résiden-

ces voisines, bien sûr remplis de parents d'élèves fortunés, et parvient toujours à s'opposer à un déménagement, alors même que le Maire de la ville avait offert de mettre à disposition l'ancienne université de Mathématiques, si les gestionnaires du Lycée y effectuaient des travaux ! Il existe un groupe des parents des Lycées français de l'étranger qui échangent leurs expériences malheureuses, le plus souvent liées à l'immobilier : avec l'augmentation du nombre d'élèves,

il convient souvent de construire, les incompetents de service s'improvisent promoteurs, prévoient un budget énorme, le divisent en années-nombre d'enfants, et prévoient des augmentations de frais d'écolages intenable : au Liban, les parents ont fait une grève de quatre semaines au printemps dernier, et l'on pourrait citer bien d'autres cas, au Maroc par exemple...

Allez, on termine sur une note agréable : le mois dernier, visitant le musée de l'ex-capitale du Monténégro, Cetinje, en compagnie d'une dame francophone, le gardien nous ayant entendu parler français se précipite vers nous et nous conduit à une grande toile. Là, il nous explique que cette toile représente le Roi avec son sceptre à la main, et qu'Hergé, qui avait une gouvernante monténégrine dans sa jeunesse, avait examiné ce tableau, qui lui avait inspiré « le sceptre d'Ottokar » ! Voilà qui m'a ramené à la Bordurie, et aux exploits de Tintin !!!

Patrick Énard

JEU DE CACHE-CACHE, JEU DE CLASSE

Ouvrir un manuel scolaire... Quel acte religieux ! Le seul livre que parfois aura l'élève durant toute son année...

Ouvrir un manuel scolaire... En début d'année, dans ce nouvel établissement, sur quel manuel vais-je travailler...

Comme son papier est glacé, toujours, et sa couverture cartonnée mi-souple, toujours...

Autrefois il était si dur, le papier si grisonnant, bible parfois. Tout était écrit si petit, si serré... Comment pouvait-on y étudier ?

Alors, les éditeurs se sont mis à la tâche. Partant du présumé que l'élève a besoin de quelque chose d'attrayant, ils ont aéré le contenu, éclairé le contenant. Mais face à ces multiples carrés qui composent la page, maintenant, comment peut-on y étudier ?

Pour avoir manipulé des centaines de manuels, vieux, anciens, neufs, des années 2000 à aujourd'hui, de SVT, histoire, mathématiques ou français, une seule caractéristique apparaît : désormais, il faut un intermédiaire. Il n'y a plus de relation intime possible d'être vivant cérébré à manuel scolaire. Celui-ci reste rebelle à nos recherches, à notre curiosité.

Sans le professeur et ses activités, les cartes restent muettes. Les légendes ne sont plus commentées. Les textes juxtaposés, en histoire, se répondent peut-être, mais uniquement si un enseignant vient créer des liens. Un texte décrit en cinq lignes, pour des CM2, la Saint Barthélémy. Un autre énonce trois principes de l'Édit de Nantes. Après les avoir lus, seul chez lui - devoirs obligent, que comprendra l'enfant ?

Être élève, maintenant, ce n'est plus apprendre, c'est : *identifier, relever, caractériser et justifier les relevés effectués*. Censé former les élèves à l'argumentation, cette injonction de justifier en permanence leurs discours et leurs interprétations complique, me semble-t-il, le rapport direct au texte et à l'information. Parfois, les consignes, pour lesquelles il faudrait un dictionnaire, s'emboîtent comme des poupées russes : « En t'aidant de ta réécriture, justifie l'orthographe des mots en

gras ». Ne pas toujours avoir les prérequis sur les sujets traités, ni la compréhension de la consigne, revient pour certains à manipuler du noir (absence de connaissances + absence de compréhension de la consigne + difficulté de compréhension du texte).

J'ai voulu, un jour, me plonger dans des savoirs qui me faisaient défaut. J'ai emprunté des manuels de SVT de première S pour acquérir des connaissances sur l'ADN. Les informations dans les pages du manuel, côté cours, me faisaient défaut pour pouvoir interpréter et comprendre les tableaux et les schémas. La fameuse « trace écrite » du professeur manquait. Le cours est maintenant amené pas à pas, certes, mais il est en fait caché à l'élève, comme un miracle à découvrir. La « trace écrite » de la fin est la substantifique moelle, le trésor enfin révélé, pour lequel on lui a fait franchir des étapes.

Trop d'informations tuant l'information, pensons aux pauvres CP et CE1 perdus devant tant de juxtapositions sur une page : à quand une législation sur la pollution visuelle éditoriale ?

Ayant eu entre les mains, également, un manuel de latin de 1982, j'ai pu constater toute la différence d'érudition. Non, le niveau n'est peut-être pas tombé à l'école, mais la somme d'informations fournies par les manuels a, elle, par contre, complètement chuté, remplacée par des questionnaires. Seuls restent, au CDI, des documentaires

papier, dont on voudrait bien, au contraire, que s'allège la densité des informations, afin que les élèves n'aient plus envie de frapper seulement sur Google, mais viennent en emprunter quelques uns !

Trop d'informations tuant l'information, pensons aux pauvres CP et CE1 perdus devant tant de juxtapositions sur une page : à quand une législation sur la pollution visuelle éditoriale ?

Séverine BERAUD

L'ORTHOGRAPHE EST-ELLE INDISPENSABLE ... ?

Mayana, haïtienne de soixante-dix ans est très active dans l'association de femmes à la retraite. Expositions, visites de musées, spectacles, conférences, l'association fait au mieux pour accomplir la mission qu'elle s'est donnée : l'accès à la culture à toutes. Coiffée de son chapeau, un différent chaque semaine – combien en a-t-elle ? – toujours élégante dans des couleurs que personne n'oserait porter – sauf elle – Mayana participe à presque toutes les activités.

Une fois par mois les dames se réunissent pour parler de ce qu'elles ont vécu. Au cours de ces réunions Mayana parle peu. Peut-être à cause de son accent ? Peut-être aussi parce qu'elle pense que le défilement de l'oral l'empêche de rassembler ses idées. Elle a besoin de temps pour exprimer sa pensée. A chaque fois, Mayana lit à ses sœurs un texte qu'elle a écrit. Avec le temps elles se sont habituées à son accent, son texte parfaitement structuré révèle une pensée profonde ...

Chaque mois l'association publie un journal relatant les activités vécues les semaines précédentes. Quels trésors de diplomatie il a fallu à l'animatrice pour obtenir un texte de Mayana !

Surprise, lorsque l'animatrice déplie la feuille et découvre le texte ! Une écriture malhabile sans être enfantine remplit la page. Si la ponctuation est relativement bien maîtrisée c'est par une orthographe très personnelle que se distingue le texte de Mayana. Les mots qu'elle a lus et relus sont bien orthographiés. Les accords sont aléatoires. Quant aux mots qu'elle ne connaît qu'à l'oral et pas à l'écrit, ils posent souvent une énigme pour les déchiffrer. Le plus significatif est *proquection*. Après un moment de recherche l'animatrice a fini par découvrir qu'il s'agit de projection. Pour l'écrire Mayana a beaucoup hésité entre le *je*, le *ge*, et le *gue*. On voit bien une première approche avec le *j*, son point est bien présent. Finalement elle a opté pour *proquection*. Les règles d'orthographe plutôt que de l'aider l'ont menée à une erreur.

En fait, Mayana décrit ce qui l'a marquée en visitant un parcours scénographique mêlant musique, chants et projections d'œuvres d'art. Quand l'animatrice a traduit le texte de Mayana pour qu'il puisse être lu par tout le monde, nous découvrons



ce qu'elle aurait lu elle-même sans son accent. Que nous dit Mayana quant à la différence entre l'oral et l'écrit, quant à l'apprentissage de l'orthographe et de la grammaire ? Tout d'abord que si l'écriture alphabétique peut paraître plus proche de la parole elle ne peut prétendre à en être la transposition exacte. Ensuite, dans l'expression de sa pensée dans un écrit destiné à être oralisé par soi-même, les règles d'orthographe et de grammaire ne sont pas indispensables.

Ce court texte de Mayana montre bien qu'il n'y a pas de relation directe entre mots écrits et les référents oraux. Avec ses directives concernant l'apprentissage de la lecture Jean-Michel Blanquet entretient une telle illusion, il méconnaît, ou semble le faire croire, la relative autonomie du code écrit par rapport à la langue.

Avec l'invention de l'imprimerie, l'écrit a révolutionné l'humanité en lui assurant une seconde naissance. Malgré tout, il reste entaché d'un statut second et instrumental. L'enseignement oral a précédé presque partout l'enseignement écrit, il a été le seul en usage pendant des périodes fort longues et garde, encore aujourd'hui, son privilège exorbitant. Jean-Michel Blanquet avec ses directives est dans la lignée de ce phonocentrisme. En ne tenant pas compte de l'évolution de l'écriture, il ne fait pas seulement une erreur pédagogique, il fait une erreur philosophique voire même une erreur anthropologique.

En phonocentrisme qu'il est, en privilégiant l'accès à l'écrit par la seule combinaison graphème/phonème, le ministre n'est pas le scriptophile qu'il prétend être. Il a tout simplement plusieurs siècles de retard.

En accordant à l'oral, à la voix, donc au présent et à la proximité, un privilège exorbitant, il écarte l'enfant du vrai sens de l'écrit. Quelle motivation aurait-il pour apprendre à lire et à écrire si l'écrit n'est que second ?

Dominique Grandpierre

LE CENTENAIRE D'YVETTE RICHAUDEAU

Yvette Richaudeau est née le 12 novembre 1919 à St Ursanne dans le canton du Jura suisse. Elle gardera un fort attachement pour ce pays, où elle se rendra à de nombreuses reprises dans sa vie d'adulte.

Dans les années 30, les conditions économiques en Suisse étant difficiles, sa famille émigre en France et s'installe en Haute Loire puis à Paris, où elle subit l'Occupation allemande. En 1946, Yvette épouse un ami de son frère dont elle aura trois filles. Son mari, ingénieur conseil, sillonne la France alors en pleine reconstruction.

Partageant étroitement la vie de son mari devenu éditeur, elle l'accompagne pendant presque soixante-dix ans de mariage, résidant successivement à Paris et en région parisienne, puis à Lurs en Haute-Provence. Découvrant dans les années 50 le village en ruines, tous deux ont le coup de foudre – le « coup de bleu », comme on dit en cet endroit –, qu'Yvette peint avec amour sous tous les angles, car la peinture est son hobby.

C'est beaucoup de voyages : pendant une vingtaine d'années, des aller-retour toutes les deux semaines entre Paris et Lille – avant l'ère du TGV – où se trouvait une imprimerie gérée par son mari. Quand celui-ci prend une semi-retraite, le couple s'installe définitivement à Lurs, Yvette coiffant la casquette de chauffeur pour des aller-retour en voiture toutes les quinzaines entre la gare d'Avignon et Lurs, car son mari entretient toujours une activité professionnelle à Paris.

C'est aussi une vie sociale intense : l'organisation de nombreux déjeuners et dîners avec des collaborateurs et des auteurs... et le rôle de « souffleuse » pour son mari, qui avait la fâcheuse habitude de confondre voire d'oublier le nom des personnes qu'il recevait. En Provence, ils sillonnent la région en compagnie de leurs nombreux amis.

Pendant une quinzaine d'années, Yvette gère au quotidien un club de vente de livres par correspondance, le *Club des livres pour mieux vivre*. Plus tard, elle s'occupe également du secrétariat éditorial, l'impression et la mise sous pli (ainsi que le suivi du « fichier clients ») de la *Gazette de Lurs*, une petite revue pédagogique.

Ces différentes activités ne l'empêchent pas de s'occuper avec beaucoup d'amour de ses quatre petits-enfants et de ses deux arrière petits-enfants, qui l'appellent tous « Vavette », un surnom affectueux donné au départ par son mari.

Enfin, son mari perdant progressivement la vue dans les années 2000, Yvette s'organise pour lui permettre

de poursuivre ses réflexions intellectuelles. C'est notamment le rituel quotidien de la lecture du *Monde* à haute voix, tous les soirs : les titres de la une, puis la lecture d'un ou plusieurs articles en entier. Elle a souvent dit que c'est l'absence de ce rituel qui lui a fait le plus prendre conscience du vide causé par la disparition de son mari en 2012.

Yvette n'en continue pas moins à se cultiver et à s'ouvrir au monde. Protestante pratiquante, elle est très intéressée par le bouddhisme, notamment à travers les livres de Matthieu Ricard. Quand *Mein Kampf* est tombé dans le domaine public, elle cherche à se le procurer car elle veut savoir ce qui avait causé l'antisémitisme d'Hitler...

Depuis un an et demi et à la suite d'un accident cardiaque, Yvette a été contrainte de se retirer dans la maison de retraite de Malijai, où lui sont prodigués tous les soins nécessaires. Elle ne peut plus lire, écrit un peu et continue de peindre – un tout petit peu... mais si Dieu le veut, elle soufflera ses 101 bougies l'année prochaine !



LE CENTENAIRE D'YVETTE RICHAUDEAU

Le centenaire d'Yvette Richaudeau : 10 novembre 1919 – 10 novembre 2019

Entre ces deux dates, l'espace temporel d'une vie humaine, de la naissance d'Yvette jusqu'à ses cent ans, fêtés, il y a un peu plus de trois mois. Ce centenaire représente une traversée de tout le vingtième siècle et l'écoulement rapide des deux dernières décennies du siècle présent.

Depuis la fin de la première guerre mondiale que de cataclysmes, de soubresauts

et d'horreurs nés de l'enfer des guerres mais également que d'élan collectifs, d'espoirs, dans les destinées individuelles et de créations dans le domaine des arts, de l'édition

graphique et de la littérature. Yvette Richaudeau a quitté sa Suisse natale assez jeune, son certificat d'études, en poche, fière à la conquête de la France. Juste après la seconde guerre mondiale, elle a rencontré François Richaudeau, à Paris. Elle a partagé sa vie et ses projets pendant plus de 60 ans. Elle a su cependant conserver sa personnalité et cultiver ses propres passions : la lecture, la peinture et la cuisine (sa gourmandise est légendaire). Jusqu'à 97 ans, elle a collaboré à La Gazette de Lurs à laquelle elle a toujours montré un attachement viscéral et un soutien indéfectible. Pour célébrer cet anniversaire, la famille (filles, beaux fils, neveu, petits enfants, quelques amis) avait prévu une manifestation, en toute simplicité, à la résidence Paul Cézanne de Malijai. Aucun formalisme pas de clichés convenus, ni d'agapes interminables, Yvette était entourée de l'affection de ses proches, visiblement heureuse.

En tant que représentants de l'espace pédagogique et patrimonial François Richaudeau de Sisteron, nous avons lu trois poèmes sur la vieillesse, en forme de sagesse pour tenter de donner un sens esthétique au cours du temps qui passe inexorablement et dont on sait que tôt ou tard, il achève son œuvre.

Sur le site nous avons sélectionné trois poèmes : Tant de temps de Philippe Soupault, Le verbe d'Es-

**«Vaquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi,
Sans négliger son corps, parer surtout son âme,
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'antique foi. ***

ther Granek et Savoir vieillir de François Fabié. Trois poèmes d'inspiration et d'écriture sur un registre contemporains. Voici quelques vers de

Savoir vieillir :

«Vaquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi,
Sans négliger son corps, parer surtout son âme,
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'antique foi. *

La collection privée de livres anciens du couple Richaudeau se trouve désormais à Manosque. Yvette n'a plus accès à sa bibliothèque personnelle, elle ne lit plus aujourd'hui que la bible en gros caractères et pratique la peinture à l'occasion, son moyen d'expression privilégiée. Elle confesse qu'il lui arrive de penser qu'elle a vécu trop longtemps tant elle a de souvenirs mais le visiteur savoure cette confiance qui atteste de la vivacité de sa pensée et de ses propos spontanés de philosophe.

Jean-Marie KroczeK.



Yvette et François au Chemin des écritures à Lurs



Encouragée par Maximilien Vox, par Roger Escoffon ... et par François, Yvette continue à peindre.

VOYAGE AUX PAYS DES BIBLIOTHÈQUES

Érik Orsenna et Noël Corbin

LES AUTEURS

Érik Orsenna, entré à l'Académie française en 1998, il occupe le siège de Louis Pasteur et d'Émile Littré. On lui doit cinq contes célébrant la langue française dont *La grammaire est une chanson douce* (2001).

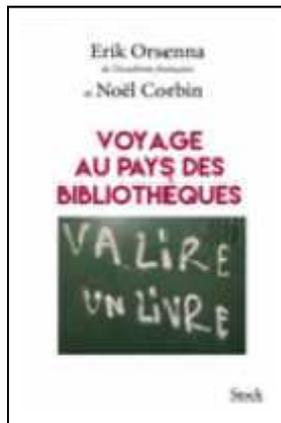
Noël Corbin, ancien directeur des affaires culturelles de la ville de Paris, est inspecteur général des affaires culturelles

POURQUOI LIRE CE LIVRE ?

Lutter contre les fractures sociales, territoriale, numérique : dans tous ces domaines, les bibliothèques ont un rôle essentiel à jouer. Pour cela, il faut poursuivre la mise en œuvre du prêt numérique en bibliothèque, affirmer le rapport, encourager les partenariats avec Pôle emploi, ainsi qu'avec les collèges et les lycées, améliorer les équipements pour les personnes souffrant de handicaps visuels ou auditifs, lancer un plan national pour l'édition adaptée, et donner un accès au livre dans toutes les prisons.

UN RÊVE.

Faisons un rêve. Il était une fois un pays de lecteurs. C'est-à-dire un pays où chacun, chacune, dispose d'un lieu, près de chez lui, de chez elle, un troisième lieu entre domicile et travail, un lieu chaleureux où il, où elle, se rend pour découvrir et se découvrir, apprendre, imaginer, échanger, voyager. Un lieu qui lui donne une confiance en soi et le goût du possible. Ce pays, c'est le nôtre, c'est la France. Il dépend de nous qu'il existe.



"Les bibliothèques d'aujourd'hui ne sont pas, ne sont plus celles que vous croyez !" C'est le constat réalisé par Erik Orsenna et par Noël Corbin au terme d'un "Tour de France des lieux de lecture publique" de trois mois. Le fruit de cette mission bénévole, confiée par la ministre de la Culture Françoise Nyssen, est un rapport d'une cinquantaine de pages intitulé "Voyage au pays des bibliothèques, lire aujourd'hui, lire demain"

Éditions Stock – 14 €

L'EXTRAIT

Durant trois mois, nous avons sillonné la France, rencontré, dans de grandes, très grandes villes, comme dans de petites, toutes petites, des élus et des bibliothécaires, des titulaires d'emplois dits « aidés » et des bénévoles, des enthousiastes et des résignés, des généreux et des seulement préoccupés d'eux-mêmes : l'alliage habituel d'une population. Et surtout, nous avons écouté. Générale est la conviction que la lecture est la clé qui ouvre sur la vie. Unanime est le souhait de voir plus disponibles ces maisons essentielles que sont les bibliothèques. Mais les attentes précises varient selon les endroits, les âges et les activités. Utile rappel de cette évidence que la France est diverse, ô combien, et que des mesures semblables décidées depuis Paris pour l'entière du territoire, au mieux manquent leur objet, au pire et le plus souvent brident la liberté d'initiative.

Passionnante mission que celle qui oblige à découvrir une réalité autre que celle que nous croyions connaître. Très instructif portrait de notre pays, via le prisme de la lecture. *Dis-moi qui lit, et où il lit et ce qu'il lit, je te dirai de quelle société il s'agit et quel futur elle se prépare.*

Nous étions partis avec une mission précise, confiée par la ministre de la Culture : établir un diagnostic des lieux de lecture publique en France pour préparer la mise en œuvre de l'engagement du président de la République d'ouvrir mieux, et donc plus, les bibliothèques. Nous revenons, trois mois plus tard, avec cette conviction : les quelque 16 500 équipements de lecture publique qui maillent le territoire aujourd'hui sont plus, beaucoup plus, que ce qui est entendu par le mot « traditionnellement bibliothèques ». Ils sont bien sûr des lieux où l'on vient emprunter et rendre des livres. Ils sont des *lieux du livre*, mais aussi, et tellement, des *lieux du vivre*...

Avant la lecture, par la lecture et au-delà de la lecture, les bibliothèques sont ces lieux poreux, où se tissent de multiples réseaux d'acteurs et de projets, où se réparent les déchirures, où l'on retrouve des forces pour repartir à l'assaut de l'avenir, où s'animent et se raniment les territoires.

Et la magie de ces lieux, qui explique qu'on y revienne si souvent, c'est qu'on y trouve (aussi) autre chose que ce que l'on croyait venir y chercher. Ce genre de surprises, de bel étonnement, ce sont ceux de la vie même.

DE VOUS À NOUS

Imaginer l'école de demain.

De grands défis attendent les jeunes générations. Comment les y préparer au mieux. Que faudrait-il améliorer, modifier ou conserver dans les méthodes éducatives actuelles ? L'Unesco se penche sur ces questions cruciales et sollicite avis et bonnes idées sur une plateforme de consultation mondiale. Chacun peut y contribuer via des formulaires à choix multiples, des questions ouvertes ou encore une proposition artistique (dessins, photos...) sur l'éducation et au-delà. Envoyez les programmes !

fr.unesco.org/futuresofeducation



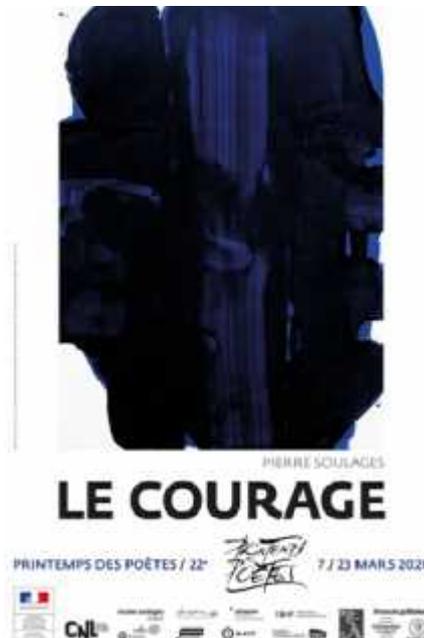
United Nations
Educational, Scientific and
Cultural Organization

Printemps de la poésie 2020

Jusqu'à la fin du mois, c'est le Printemps des poètes. En flânant sur l'agenda du site, vous dénicherez forcément un rendez-vous poétique près de chez vous.

Cette année le thème exploré est celui du courage.

Ça rime avec partage !
printempsdespoetes.com



Vendredi 20 mars 2020

Journée de formation Université Cergy-Pontoise

Le renouvellement de conte kabyle pour enfants - Les conditions de production et de transmission des comptines kabyles - Le chêne de l'ogre de Taos Amrouche - Les contes de Las hilanderas (Les filateurs). Transmédialité, genres littéraires, genders-studies et littérature sans frontières - Les voix des contes : propositions pour une approche linguistique des contes - Blanche-Neige : du conte des frères Grimm à ses illustrations contemporaines.



La Gazette de Lurs

Espace pédagogique et Patrimonial François Richaudeau de Sisteron

Es.P.Pa.S

45, place René Cassin

04700 - SISTERON -

bibliotheque-pedagogique-richaudeau.org

La Gazette de Lurs

Rédaction

06 30 81 92 73

gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef

Jean-Marie Kroczek

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau

Jean-Marie Kroczek

Alain Le Métayer

Dominique Grandpierre

Les amis

de La Gazette

Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette.

- Pour nous proposer un article.

- Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui envoyer notre Gazette.

- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.

- Pour nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

CHEMIN FAISANT

UN POÈME

Caminante, le chemin se fait en marchant

Toi qui marches, il n'existe pas de chemin
Tout passe et tout reste,
mais le propre de l'homme est de passer,
passer en faisant des chemins,
des chemins sur la mer.
Je n'ai jamais cherché la gloire,
ni cherché à laisser
dans la mémoire des hommes ma chanson.
J'aime les voir se peindre
de soleil et de rouge, voler
sous le ciel bleu, trembler
Soudainement et se rompre...
je n'ai jamais cherché la gloire.
Toi qui marches, ce sont les traces
qui font le chemin, rien d'autre.
Toi qui marches, il n'existe pas de chemin,
le chemin se fait en marchant.
En marchant on fait le chemin
et lorsqu'on se retourne
on voit le sentier que jamais
on n'empruntera à nouveau.
Toi qui marches, il n'existe pas de chemin,
si ce n'est le sillage de la mer ...
Il fut un temps dans ce lieu
où aujourd'hui les bois s'habillent d'épines
on entendit la voix d'un poète crier
Toi qui marches, il n'existe pas de chemin ;
le chemin se fait en marchant... »
Coup après coup, vers après vers...
Le poète mourut loin de chez lui.
Il est recouvert de la poussière d'un pays voisin.
En s'éloignant on le vit pleurer.
Toi qui marche, il n'existe pas de chemin,
le chemin se fait en marchant...
Coup après coup, vers après vers...
Quand le chardonneret ne peut chanter
Quand le poète est un pèlerin,
Quand il ne sert à rien de prier.
« Toi qui marches, in n'existe pas de chemin,
le chemin se fait en marchant... »
Coup après coup, vers après vers.

Antonio Machado

Antonio Cipriano José María Machado Ruiz, connu sous le nom d'Antonio Machado, est un poète espagnol né le 26 juillet 1875 à Séville. Il est l'une des figures du mouvement littéraire espagnol connu sous le nom de Génération de 98. Il mélange la rêverie mélancolique et raffinée à l'inspiration terrienne.

Il fut un temps traducteur pour les éditions Garnier puis professeur de français à Soria, puis à Ségovie. Dès 1901, il écrit et publie des poèmes et des pièces de théâtre à succès. Très engagé politiquement, il proclame, en 1931, la République à Ségovie en hissant le drapeau républicain sur l'hôtel de ville de Ségovie au son de La Marseillaise.

Lorsqu'éclata la Guerre civile d'Espagne, en juillet 1936, Machado met sa plume au service du parti républicain. Machado fut évacué avec sa mère et son oncle à Valence, puis à Barcelone en 1938. À la chute de la Seconde République espagnole, ils furent contraints de fuir vers la France. Arrivé à Collioure, épuisé, Machado y mourut le 22 février 1939. Machado est enterré à Collioure,

Quatre-vingt ans après sa mort Antonio continue toujours de recevoir du courrier. Des milliers de lettres arrivent dans la boîte à lettre installée au cimetière de Collioure.

La Fondation Antonio Machado organise chaque début d'année un concours international de littérature, un concours lycéens et un concours collégiens.